

**LA CORRESPONDANCE DE
TEDORO DI SANTA ROSA A
AUGUSTE CARLONE
3^e Partie
1858-1860
DU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR À
L'ADIEU À NICE**

Jean-Bernard LACROIX

Proches par leur idées libérales et irréductiblement opposés sur le sujet de l'appartenance nationale de Nice, Santa Rosa et Carlone vivent de 1858 à 1860 trois années cruciales ; elles mettront un terme à leur longue et indéfectible amitié que Santa Rosa se plait souvent à rappeler (lettre 85).

La démission de Rattazi du ministère de l'Intérieur le 15 janvier 1858 conduit Cavour à en confier le secrétariat général à Santa Rosa, un poste stratégique où il doit, après avoir conduit aux Finances la réforme des Finances publiques, mettre en œuvre une réorganisation des structures administratives de l'Etat mais aussi se confronter à la délicate question de la sécurité publique au moment où l'attentat du commando d'Orsini contre Napoléon III à Paris risquait de nuire aux relations du royaume sarde avec la France. Il est également engagé dans une politique de lutte contre l'opposition mazzinienne (lettre 83) et est placé d'emblée dans les joutes électorales qui tournent à l'avantage des libéraux. Ce nouveau poste occupé par Santa Rosa lui donne un pouvoir direct sur les intendants généraux et dès sa prise de fonction il s'entretient spécialement avec La Marmora des affaires de Nice, plus précisément de l'endiguement du Var, qui a connu dix ans l'enlèvement, et du plan régulateur de Nice. Il doit être adapté à une extension potentielle de la ville sur la rive droite du Paillon de façon à en ordonner l'urbanisme mais il suscite des oppositions. La décision échappe d'ailleurs à Santa Rosa car il révèle du ministère des Travaux publics (lettre 84). Toujours très attentif aux prises de positions de l'*Avenir* qu'il lit régulièrement, Santa Rosa se réjouit de l'opinion portée sur le nouvel évêque de Nice Mgr Sola auquel il voue lui-même une grande estime pour sa tolérance.

Débordé de travail, Santa Rosa n'a que peu de temps à consacrer à sa correspondance privée qu'il espace en la réservant à ses amis les plus appréciés, dont Carlone. Santa Rosa s'attache d'ailleurs à l'aider dans son entreprise de presse et veut essayer, sinon de lui faire obtenir les annonces judiciaires, du moins d'en retirer le monopole à son opposant le *Nizzardo* mais la question est politiquement délicate et des préventions existent à Turin à l'égard du journal de Carlone qui inquiète pas les opinions séparatistes dont il se fait l'écho. Santa Rosa juge cet aspect secondaire et sans conséquence alors que l'appui constant à la politique libérale de Cavour constitue pour lui un enjeu essentiel dans sa démarche de lutte à outrance contre le parti clérical. Sur le plan local, Santa Rosa confirme en mai (lettre 85) son implication pour activer de nombreux projets qui s'éternisaient en poussant l'intendant général La Marmora à s'y investir davantage. Il pense obtenir prochainement l'approbation du plan régulateur et il se dit optimiste sur « l'affaire du Var », un chantier d'endiguement ambitieux qu'il fallait à nouveau engager. Par contre une polémique qui s'est envenimée à Nice à propos du cimetière lui donne l'occasion de parler avec franchise à Carlone en lui reprochant les attaques personnelles proférées à cette occasion par la voie de son journal. Elle met en cause Malausséna, maire de Nice, avec lequel Santa Rosa est dans les meilleurs termes, de ce fait il entend s'en occuper personnellement à Turin, conseillant à Carlone de faire preuve de réserve à ce sujet.

Au mois d'août 1858 alors qu'il est en cure à Aix-le-Bains, Santa Rosa étudie le projet de réforme de l'organisation provinciale et communale dont il annonce l'achèvement en novembre (lettre 92), travaille à améliorer le fonctionnement de la police (lettre 90) sans oublier les affaires niçoises mais il se heurte à des oppositions déterminées pour les annonces judiciaires. Sa santé s'étant fortement dégradée malgré une longue cure à Aix-les-Bains, il envisage de renoncer aux responsabilités mais en janvier 1859, il fait savoir à Carlone, qui lui avait conseillé de se ménager, que les circonstances des événements lui font renoncer à une retraite au moins dans l'immédiat. Dans la lettre suivante, commencée le 18 mars et achevée seulement le 1^{er} avril car il est submergé de travail, bien que miné par la maladie, il refuse toujours de manquer à ses devoirs « au moment des difficultés, des dangers » (lettre 94). En l'absence de Cavour (qui est en conférence avec Napoléon III le 29 mars pour discuter des préparatifs militaires contre l'Autriche), il doit organiser les volontaires pour la défense, le recours à la force devenant inéluctable : « je ne doute pas que

le principe de la civilisation triomphera en Europe mais je suis aussi convaincu qu'on n'y parviendra qu'avec des coups de canon » (lettre 94). Un mois plus tard Santa Rosa rechute gravement mais se dit soulagé d'avoir accompli sa tâche jusqu'au moment où, le pays étant préparé à la guerre, ce n'était plus aux civils mais aux militaires d'accomplir leur devoir (lettre 95). Vivement intéressé par les affaires de Nice dont Carlone l'entretient par ses courriers, il a mis de l'ordre dans la police, relevant non sans mal deux commissaires. Par contre vis-à-vis du *Nizzardo* il avoue avoir rencontré une résistance à laquelle il ne s'attendait pas et qui bloque l'affaire des annonces judiciaires en faveur de Carlone. Santa Rosa accuse celui à qui il est opposé depuis longtemps, De Foresta, qu'il qualifie de « patron du *Nizzardo* avec Baralis, Laurenti et Bottero ». Seul Malausséna trouve grâce à ses yeux pour avoir gardé son indépendance « au milieu des intrigues ». La ligne politique du journal de Carlone est sans aucun doute ce qui les rapproche malgré les idées séparatistes, ignorées de Santa Rosa dans ses correspondances, soit qu'il les juge marginales et d'un poids politique négligeable à Nice, soit qu'il refuse de polémiquer avec Carlone pour conforter son appui à la politique libérale du gouvernement.

En juin 1859 Santa Rosa s'est retiré dans sa campagne de Savigliano et n'a plus aucun contact avec la vie publique (lettre 96). Tirant le bilan de son passage au ministère de l'Intérieur où il a fait tout son possible pour sortir de l'enlèvement bon nombre de dossiers niçois, il regrette profondément un immobilisme qu'il a combattu, mettant en cause le « ministre niçois » (De Foresta) qui non seulement ne l'a jamais soutenu, mais a souvent fait obstacle, ajoutant : « il m'est pénible d'apprendre que rien n'est encore fait pour l'endigement du Var » (lettre 96). Résumant sa philosophie politique, il en appelle aux principes de justice et de démocratie qu'il oppose aux régimes de privilèges et d'exclusion par la domination d'une classe sociale quelle qu'elle soit mais assure avoir définitivement tourné la page de l'engagement dans la vie publique, administrative ou politique. En août il poursuit sa convalescence à Savigliano et réagit vivement à une lettre de Carlone qui s'impatiente de ne pas voir aboutir sa requête sur les annonces judiciaires et met en cause « la bonne foi » de Cavour et du roi. Santa Rosa ne peut l'admettre. Il s'insurge également contre les positions de plus en plus clairement affichées de séparatisme en Savoie et à Nice. Jugeant que la question des nationalités « est un moyen d'assurer la liberté » (lettre 98) puisqu'elle justifie le combat contre la tutelle autrichienne en Italie, il prend soin de prôner un autre but « la liberté vraie » qui offre aux individus un système politique reposant sur le libéralisme et rejetant conservatisme et cléricanisme ce qui lui permet de stigmatiser les indépendantistes savoyards et même niçois et de dénoncer le pouvoir temporel du pape « qui nuit à la religion et empêche la liberté en Italie » (lettre 98). Le 27 août avant de retourner à Turin et de projeter un séjour hivernal à Nice, il se dit heureux de s'être occupé d'« agriculture et des agriculteurs prolétaires », jugeant sa santé meilleure. Pourtant ce n'est qu'à la fin d'octobre qu'il se décide attendant toujours une amélioration plus sensible. Se démarquant de Carlone il reproche « aux journaux de Nice » d'avoir abordé la question séparatiste qu'il dit « inutile » car il en rejette catégoriquement l'idée et nuisible au parti libéral qu'elle divise. Sur la question de la réorganisation de l'administration territoriale il dit partager l'opinion de Carlone sur l'intérêt du modèle français en ce qui concerne les départements mais pas les communes.

Etant à Nice pendant la saison d'hiver, nous ne disposons pas de correspondance. De retour à Turin à la fin du mois de mars alors que les événements se précipitent à Nice après la signature du traité entre Victor-Emmanuel II et Napoléon III qui arrête les modalités de cession de la Savoie et de Nice à la France, Santa Rosa dit à Carlone son impatience de recevoir des nouvelles tout en le mettant en garde contre toute velléité d'hégémonie des tenants du séparatisme à l'encontre des Niçois attachés à la culture italienne : « il faut faire disparaître l'idée d'un parti français », lui écrit-il (lettre 102). Une semaine plus tard Santa Rosa fait part à Carlone de toute son émotion face à cette séparation douloureuse, acceptée, par lui et par le roi, comme sacrifice nécessaire au triomphe de la cause de l'unité italienne

qui avait besoin de la caution française. A la fin de sa lettre écrite à la veille du vote sur l'annexion, il livre à Carlone un message politique fort appelant à l'unité niçoise dans la France au-delà des clivages et à l'humilité des anciens militants séparatistes faisant valoir qu'ils ne sont pour rien dans la cession de Nice car elle ne résulte que de la seule volonté des deux souverains : « votre journal oublie encore quelquefois que l'union de Nice à la France n'est pas le fait d'un parti et que la votation favorable qui aura lieu demain n'est pas le résultat de l'action active du parti français. Tachez que les rédacteurs se rappellent que l'intérêt de Nice, des Niçois et même de l'ancien parti français surtout est de faire de la conciliation et amener peu à peu l'union des personnes honorables. Cela fera votre force pour obtenir beaucoup du gouvernement français ». C'est en réalité la politique de ralliement qui a été convenue entre les deux gouvernements et qui a conduit à confier les charges administratives et électives à ceux des partisans de l'Italie qui acceptaient le changement de souveraineté de manière à faciliter politiquement la rupture.

A nouveau alité et gravement malade Santa Rosa rejoint en juin sa propriété de campagne de Savigliano. Marqué par le douloureux abandon de Nice où il aurait aimé finir ses jours, il écrit à Carlone le 14 juin, jour de la cérémonie de remise de la province aux autorités françaises, pour lui redire son indéfectible amitié (lettre 105) mais les forces l'abandonnent. Dans une dernière lettre du 29 juillet 1860 écrite à la chartreuse de Pesio où son médecin l'a envoyé en cure, il se dit désormais totalement étranger à la politique et ne veut plus recevoir l'abonnement au journal que Carlone a quitté. Celui-ci déçu par la tournure des événements dont il n'a pas tiré le bénéfice qu'il comptait, abandonne définitivement le combat politique après un cuisant échec aux élections cantonales en décembre 1860. Trois mois plus tôt il avait reçu le faire part de décès de Santa Rosa emporté par la maladie pulmonaire qui le rongait depuis des années.

Année 1858

82 – Turin, 18 janvier 1858

Mon cher Carlone, Me voilà au ministère de l'Intérieur secrétaire général¹. Je voulais vous l'écrire mais je n'ai pas eu un moment à moi la semaine dernière et encore pendant celle que nous commençons, je n'aurai pas de temps à moi. J'ai fait acte de dévouement et d'abnégation en suivant M. de Cavour au ministère de l'Intérieur. J'ai cru ne pas refuser une position difficile puisque je suis homme de cœur et je me suis dévoué au pays. Je refuserai toujours un ministère parce que je n'ai pas d'ambition et parce que je crois pouvoir faire le bien mieux encore dans une position modeste et n'être pas à même de le faire autrement. Je suis cependant peu rassuré de pouvoir satisfaire à ma pénible tâche. 23 janvier 1858. Je reprends ma lettre que je n'ai pu finir avant. J'ai besoin que mes amis me viennent en aide et qu'ils me soutiennent devant l'opinion publique. Je suis maintenant solidaire avec le ministre des actes de l'administration intérieure. Celui-ci en a seul la responsabilité politique mais je ne suis pas moins aussi responsable vis-à-vis de lui et de l'opinion publique. Nous avons des difficultés graves à surmonter pour amener ce que je crois nécessaire et je doute que les moyens dont on dispose puissent suffire. Tachez de blâmer l'horrible attentat de Pieri à Paris². L'assassinat est infame. Tous les partis doivent le repousser. Il faut être avant tout honnête. J'ai appris avec intérêt ce que vous m'avez écrit dans vos deux dernières lettres. Je n'ai pas le temps d'y répondre. Vous verrez que La Marmora aidera pour le bien. Je lui ai parlé de vos annonces. Parlez lui de cela. Vous connaissez son faible. J'écrirai aussi à Malausséna pour l'amener à ce que son esprit doit le guider. Il est trop fort pour vouloir être faible et aimer une popularité qui rend impopulaire. Une administration juste et énergique donne la popularité. Il le comprendra et il s'appuyera sur vous, vous le verrez venir, prenez patience. Ecrivez moi souvent. Je vous repondrai. Eclairiez-moi, j'écoute toujours les bons conseils des amis. Parlez-moi de Nice. J'ai aussi parlé à La Marmora de l'endiguement du Var. Il comprend bien cette affaire. Ma santé est bonne. Je passe mon temps exclusivement au ministère. Il me faudra quelque temps pour me mettre au courant des choses et des personnes. Tout à vous à la hâte de cœur. T. Santa Rosa

83 – Turin, 7 février 1858 (à l'entête du ministère de l'Intérieur)

Mon cher Carlone, Je suis au milieu des élections, des nominations, de syndics, etc. etc. L'attentat du 14 janvier est encore venu nous augmenter le travail et les difficultés. La nouvelle administration du ministère de l'intérieur a obtenu un succès complet dans les élections du 13. Nous avons obtenu des candidats libéraux dans des collèges qui nous avaient envoyé des candidats cléricaux. Cela suffit pour répondre à ceux qu'ébrouaient sans raison à un changement de politique. Il est cependant certain que nous croyons de ne pas nous laisser entraîner par les Maziniens que, quoi que nous ne les craignons pas, nous prenons toutes les dispositions nécessaires pour nous débarrasser des Maziniens des autres provinces italiennes, pour éloigner du pays les faisant métier d'émigré sans l'être, et pour contenir les Maziniens du pays. Les libéraux doivent nous soutenir dans cette rude tâche. Quant à vous je n'en doute pas. Vous avez aussi compris cette nécessité. Le gouvernement agit en cela sans pression et par devoir. Quant aux moyens vous savez que je n'en employe jamais de ceux qui ne soient loyaux justes et francs en même temps. Pour ce qui concerne la tendance de certains journaux à louer plus ou moins ouvertement l'assassinat politique, nous employons tous les moyens légaux pour faire cesser cette tendance qui peut nous compromettre à l'étranger et s'ils ne suffiront pas nous le dirons au Parlement en lui demandant les moyens d'empêcher cet scandale. Toutes ces occupations et bien d'autres prennent tout le temps que je ne donne pas au sommeil. Voilà la cause de mon silence avec vous. Je me suis occupé du plan régulateur. M. Melano en est rapporteur. Marzano l'a prié en mon nom d'en faire son rapport le plus tôt. Il a promis de le faire

¹ L'affectation de Santa Rosa à la tête de l'administration du ministère de l'Intérieur fait suite à la démission du ministre de l'Intérieur Rattazzi le 15 janvier. Elle témoigne de la confiance accordée à Santa Rosa par Cavour.

² Le 14 janvier 1858 trois bombes furent lancées sur le carrosse de Napoléon III qui se rendait à l'Opéra. Piéri était un des membres du commando d'Orsini qui tenta d'assassiner l'empereur.

dans 15 jours. J'ai écrit un mot au beau-fils de Melano pour le faire engager à faire plus tôt son rapport au congrès permanent. J'en ai parlé aussi au ministre des Travaux publics. Je négligerai rien pour atteindre notre but dans l'intérêt de Nice. J'ai déjà fait solliciter l'affaire du Var. Demain, j'en écrirai encore d'office à l'intendant général. J'ai parlé au président comte Silopis pour vous faire nommer membre correspondant de la députation pour la *Storia Patria*. C'est la députation qui nomme les membres correspondant et Silopis en est le président influent. Il m'a dit que son influence vous était acquise mais que pour cela il était nécessaire que vous ayez la bonté d'adresser à ladite députation un travail et de lui dire dans une lettre les travaux sérieux que vous avez déjà fait pour les travaux dont s'agit et donnez moi tout cela. Le comte Silopis en fera rapport à la députation et il aura le plaisir de vous nommer membre correspondant. On ne nous a pas informé de l'affaire Paulian. Laissez-moi finir les élections du 18 et puis je prendrai en main l'affaire des annonces et je ferai ce que je pourrai pour atteindre votre but aussi sur cette affaire. Nous avons encore quelques mauvais droles à Nice qui se font passer pour émigrés mais ici nous sommes peu secondés à cet égard. Ecrivez-moi souvent je vous écrirai lorsque je pourrai, mais je me servirai de vos conseils. Ce que l'*Avenir* a écrit sur l'attentat était parfait. Je vous en fais mes compliments. Tout à vous de cœur. T. Santa Rosa

84 – Turin, le 2 mars 1858

Mon cher M. Carlone, Je suis occupé toute ma journée et je ne trouve pas assez de temps pour remplir mon devoir et faire tout ce qui me paraît nécessaire. Voilà la cause qui m'oblige à suspendre ma correspondance particulière et à négliger mes amis, ma famille, mes affaires. Si j'avais prévu tout cela je crois que mon dévouement ne serait pas allé jusqu'à accepter mes fonctions. Maintenant *sono in ballo e devo ballare anche dovessi esser fischiato*³. J'ai cependant fait votre commission à M. le comte Silopis. Celui-ci m'autorisa à vous écrire de vous mettre en rapport direct avec lui pour vos travaux historiques. Pour atteindre le but dont vous m'écrivez il sera nécessaire que vous puissiez adresser au comte Silopis un exemplaire de vos travaux. Vous devez connaître les hommes de lettres et savoir le moyen de les prendre. Maintenant M. Silopis est tout disposé, faites vous le reste, je ne saurais le faire aussi bien que vous. Le plan régulateur de Nice m'a aussi occupé beaucoup. J'ai parlé au beau-fils de Melano, Spargazzi qui obtenait le rapport prompt et favorable en ligne d'art. J'en ai ensuite parlé au ministre des Travaux publics lequel avait été prévenu contre j'ignore par qui mais vous pouvez peut être le comprendre. J'ai paralysé les mauvaises dispositions et j'ai lieu d'espérer que le plan sera approuvé mais il faudra encore que je revienne à la charge et il faudra encore du temps avant l'autorisation royale. En vous gênant je pourrais nuire à la bonne réussite de l'affaire. Rien de nouveau en politique. La situation est difficile. Les hommes dévoués au bien public, à la civilisation sont peu nombreux. Les libéraux en politique ne sont pas toujours d'accord dans le Parlement. Le succès des élections est un peu paralysé par la loi sur les jurés présentée à la Chambre. Le projet est mal rédigé et le droit des jurés ne devrait pas dépendre du gouvernement. Voilà les modifications que je demanderais. Je voterais cependant les lois comme lois politiques, d'autant plus que je sais la dignité que le Roi et son gouvernement ont manifesté en ces temps ci et les formes qui en résultèrent de la part de la France qui nous traita mieux que l'Angleterre. Nous ne subissons aucune pression. L'alliance anglo-française est bien menacée. Ma santé est passable. Aucune modification ministérielle est probable. Il peut se faire (mais j'espère que non) qu'un ministère de droite puisse se faire avec le temps mais jamais une coalition. Quant à moi je m'y opposerai toujours et Cavour ne s'y portera pas. Le jour que je ne pourrai servir le pays avec indépendance sans mes principes, je rentrerai chez moi. Ce sera le plus beau jour pour mon bonheur privé. Je vous écrit très la hâte. Ecrivez moi souvent. Je ne vous repondrai pas toujours mais je vous vous serai pas moins devoué et affectionné. T. Santa Rosa

85 – Turin, 3 mai 1858

Mon cher Monsieur Carlone, Je suis en retard à vous écrire, vous devriez en comprendre la cause. Je suis surchargé de travail et j'ai du prendre le parti de renoncer à tout ce qui peut m'être agréable,

³ Maintenant je suis dans le bal et je dois danser même si je dois être sifflé.

à la correspondance avec quelques amis de choix (souligné par Santa Rosa) parmi lesquels vous avez une place marquée par une constance et loyauté de 10 ans. Mon silence ne m'empêche pas de m'occuper sérieusement des objets dont vous m'écriviez et de parler souvent de vous. Le nouveau évêque de Nice m'a fait adressé des compliments, des remerciements pour la manière dont votre journal s'est occupé de lui. Monseigneur Sola est un homme d'esprit. Il respecte la liberté de conscience et il n'inquiétera ni directement ni indirectement les dissidents (souligné) ; il se borne à désirer qu'on ne tache pas de faire une propagande contre le catholicisme. Il veut amener l'accord de la religion et de la liberté en dirigeant le clergé à bien faire et à ne pas intriguer avec les cléricaux. Aussi cet évêque est estimé mais il n'est pas ami des cléricaux. Je dois vous communiquer mes convictions à son égard parce que je crois qu'il vous sera utile de le savoir dans l'intérêt du pays. Votre journal marche bien et j'ai cru pour l'aider de commencer pour lui ôter les préventions qu'on voulait insinuer, qui aurait pu lui nuire. Maintenant je tâche de vous faire avoir les annonces judiciaires, au moins de déclarer que le *Nizzardo* n'en a plus le privilège. Je ne puis rien faire à cet égard jusqu'après la clôture de la session. En attendant je dispose le terrain pour atteindre mon but et j'en ai écrit à La Marmora. M. de Cavour vous soutiendra. Vous nous avez donné un appui loyal et indépendant dans toutes les questions graves qui se sont agitées depuis la guerre de Crimée. Cela prouve que nous avons les mêmes principes et que nous poursuivons le même but. Les hommes d'opposition du côté gauche ne sont pas des libéraux, croyez le moi. Ils ne méritent pas notre confiance et j'aime mieux les avoir contre nous parce que leur appui ne serait pas fort ni loyal. Il faut combattre avec eux et avec les cléricaux sans leur donner de l'importance de plus qu'ils ne méritent. Comme vous m'écriviez, fort bien, il ne faut pas faire peur au pays en grandissant l'influence des Maziniens, des cléricaux. Grâce à Dieu, leur influence n'est pas redoutable si le gouvernement sait agir et amener l'union des libéraux. Voilà mon but, voilà ma politique. Je tâche de diviser le clergé et je dois vous dire que bonne partie du clergé a déjà compris qu'il fallait marcher avec les libéraux et le gouvernement. Je ne m'inquiète pas des autres mais je les fais surveiller autant que les Maziniens. Quant à Rome, je laisse aux autres d'y penser ; il faut marcher sans s'en inquiéter. Rome n'est pas dans mon département. Il ne faut pas s'en inquiéter. Ce qui est incroyable c'est l'état de démoralisation des Etats Romains. Vous ne pouvez vous l'imaginer ; une population pleine de vie et d'intelligence et bien toutes ces forces tournent mal faute d'un gouvernement. Le gouvernement des cardinaux n'est pas un gouvernement. Les dernières publications ont été le résultat d'un discours fait par le général La Marmora. J'ai regretté tout cela mais M. de Cavour ne pouvait pas abandonner le général La Marmora. Il ne faut pas revenir sur ces publications et se taire de toute manière. Je vous remercie du silence que vous avez gardé la dessus. Nous ne devons pas nous faire des ennemis. Nous devons marcher droit à notre but, nous ne devons pas soulever de questions irritantes d'autant avec des personnes qui ne sont plus au pouvoir. Je me suis occupé avec activité des affaires de votre ville et j'ai tâché de donner un peu d'activité à La Marmora. Je dois lui rendre justice maintenant il travaille davantage et vos affaires prennent une bonne allure. Le *piano regolatore* m'a beaucoup occupé. J'ai dit des vérités dures à ceux qui le méritaient sans me gêner et j'ai lieu de croire qu'on n'osera plus refuser l'approbation. Les autres affaires de la place du Pont, de l'emprunt etc... ont été expédiées favorablement. Malausséna va bien, il a pris ce que je vois. L'affaire Petit Nisbel⁴ est malheureuse mais la cause est toute de ces messieurs que vous connaissez. Il faut traiter cette affaire sans passions mais je ne saurais me décider à approuver le paiement de 30 mille livres si cela dépendait de moi. Les hommes de la *Gazetta del Popolo* ont montré leur côté faible. Ce sont des spéculateurs d'immoralité avec l'hipocrisie libérale, Rouge etc... Il ne faut trop s'y fier. Ce sont des hommes qui cherchent à gagner de l'argent sans s'inquiéter des moyens. Vous n'avez pas encore renvoyé au comte Silopis vos publications et vous ne lui avez pas écrit. Faites-le et envoyez moi votre lettre et vos publications. Je me chargerai de les lui faire passer. Je tiens à ce que cette affaire ait une bonne fin. Vous avez reçu quelques exemplaires des discours imprimés à part pour donner une idée des opinions des partis sur la loi de l'assassinat. Je vous les ai fait passer par le syndic. Je ne vous ai pas envoyé des exemplaires de la dernière circulaire que j'ai fait sur les services du ministère. Les

⁴ Petit Nispel (projet de chemin de fer de Vésubie).

journaux l'avaient publiée. Au reste c'était peu de chose. Dans trois ou quatre mois j'en ferai une autre pour développer les principes de cette circulaire et donner au pays une idée précise des devoirs des intendants. Mes compliments et ceux de ma femme à Madame Carlone. Mes amitiés à Juge. Ecrivez moi souvent. L'affaire du Var ira bien. La Marmora a déjà écrit au ministère des Travaux publics et il a bien compris cette affaire. Malheureusement je ne suis pas appelé à m'en occuper d'office mais je sollicite tout le monde. J'ai fait donner des ordres à la dette publique pour votre affaire. Je vous quitte en vous serrant la main comme un ami dévoué. T. Santa Rosa

86 – Turin, 12 juin 1858 (à l'entête du ministère de l'Intérieur)

Mon cher Monsieur Carlone, le travail et le devoir m'empêchent souvent tout ce qui m'est agréable. Aussi mes correspondances particulières en souffrent malgré moi. Vous le comprendrez. J'ai trouvé mon administration bien malade et il me faut du temps pour la guérir sinon complètement au moins au point de laisser moins à désirer que maintenant. Loyauté activité et indépendance, c'est ma devise pour les moyens ; justice et liberté pour les principes ; conciliation avec les adversaires et dévouement avec les amis. Les résultats ne répondent pas parce que je suis un homme et je fais souvent défaut à ma tâche. On me tiendra compte du bon vouloir et c'est tout ce que je demande. Au reste je n'ai pas encore eu des contrariétés, des tracasseries depuis 5 mois d'administration. On me laisse tranquille. On ne blame pas mon administration et c'est tout ce que je désire obtenir de l'opinion publique, de la presse. Assez de bavardage. Ma santé est favorable, elle ne souffre pas trop de la chaleur. Je ne vous ai plus écrit mais je ne vous ai pas oublié. Je n'étais pas en correspondance avec le nouveau évêque de Nice, j'ai cru mieux faire de lui faire écrire par un de ses amis qui est aussi le mien. Votre journal garde une ligne que toute personne de bonne fois peut et doit approuver au point de vue religieux et politique. L'évêque a cru me répondre directement et je crois bien faire en vous communiquant sa lettre d'une manière toute confidentielle. Vous pouvez dire de avoir en communication de ce qui vous concerne, sans jamais laisser comprendre que je vous ai communiqué la lettre même. Je crois qu'après cette lettre vous pourriez porter vous-même le journal à l'évêque et prendre cette occasion pour lui faire une visite. Au reste je laisse à vous de faire ce que vous jugerez plus convenable pour vous. L'évêque de Nice est le plus capable et le plus dévoué aux principes vrais de la religion et de la liberté. Il a du cœur. Lorsque l'intendant général viendra à Turin, je lui parlerai pour les annonces et j'espère qu'on pourra se débarrasser de Bazile que je considère espion de l'Autriche et de Naples mais cela entre nous deux. Toutes les affaires de Nice ont eu une solution favorable et prompte et je me suis fait un plaisir, un devoir de les faire résoudre suivant les délibérations du conseil qui marche bien maintenant. J'ai vu Malausséna à Turin plusieurs fois, il se loue beaucoup de vous, de Juge et du journal. Il a comprise la faute commise pour l'affaire Petit Nisbel ; mais je comprends qu'on soit honteux et qu'on désire l'enterrer. Si j'avais été ici l'année dernière, j'aurais cassé la délibération de Nice sans craindre l'impopularité du moment. Au reste tout le monde doit paier son apprentissage dans les affaires. Nice sera ainsi corrigé et ne se laissera plus [...] faire par les charlatans. Ne comptez pas sur les hommes de la *Gazetta del Popolo*. Ils vous sont ennemis jésuitiquement et ils perdent tous les jours. Il faut les laisser tomber sans s'en occuper et sans leur donner de l'importance. Je vous quitte à la hâte mais de cœur. Tout à vous dévoué. T. Santa Rosa

PS : écrivez-moi plus souvent. N'attendez pas ma réponse pour me récrire. Je suis maintenant occupé de l'affaire du Var et nous la porterons aussi à exécution. Vous aurez la bonté de me faire retour de la lettre de l'évêque. J'attends cela pour lui répondre.

87 – Turin, le 30 juin 1858

Mon cher Monsieur Carlone, Voici la lettre de M Silopis auquel j'ai envoyé votre livre. Dans le temps vous m'aviez écrit de vouloir envoyer directement cet livre avec une lettre que vous vous réserviez de m'envoyer pour le comte Silopis. Ne recevant pas cette lettre, j'ai envoyé le livre. Lorsque l'affaire du cimetière arrivera au ministère je m'en occuperai sérieusement. Au reste vous vous trompez en croyant Malausséna d'accord avec de Foresta. Cette fusion est improbable. Quant à l'évêque je vous dirai que je ne suis pas en correspondance avec lui, que je lui ai fait écrire par un

ami de l'évêque pour l'*Avenir*, qu'il me paraît plus que suffisant ce que vous avez fait, que l'excommunication cesse de fait ou de droit et que l'évêque a préféré le premier moyen. J'ai la certitude que l'évêque de Nice n'est pas clérical. Au point de vue gouvernemental cela est important comme vous devez le comprendre. Je suis bien fatigué ces jours-ci : je me borne à quelques lignes. Tout à vous dévoué ami. T. Santa Rosa. (sur une autre page accusé de réception de la publication de Carlone par le comte Silopis)

88 – Turin, 10 juillet 1858

Mon cher M. Carlone, Je me hâte de vous envoyer la réponse de M. Silopis. J'ai eu un mal d'angine qui m'a donné la fièvre pendant 3 jours et qui m'obligea à garder ma chambre jusqu'à aujourd'hui. Maintenant je vais mieux, je dirai même bien. M. de Cavour partira demain au soir pour 20 jours⁵. Je reprends mes fonctions et ma responsabilité quoique de Foresta ait été chargé de l'intérim. Les premiers jours d'août je partirai pour mon congé. Je dois vous dire franchement que je ne puis approuver les moyens d'opposition que vous avez employé contre le cimetière. Ce sont des moyens peu pratiques, je vous le dis avec franchise et expérience. Lorsqu'on a de bonnes raisons, il ne faut pas attaquer les personnes et vous pouvez avoir de bonnes raisons. L'opposition personnelle nuit toujours à celui qui s'en use et c'est votre défaut d'en abuser même quelquefois. Laissez vous le dire ; c'est le meilleur témoignage d'amitié que je puisse donner, je le donne toujours à mes amis, et il faut prendre mon caractère comme il est, dévoué et loyal sans réserve. On examinera à fond cette affaire et croyez que la décision sera dictée par la raison, jamais par l'intrigue ou la pression. Ainsi réservez vous sur cette affaire. Si je serai pas absent je m'en occuperai moi-même. En attendant tachez de traiter l'affaire avec calme devant le Conseil et évitez à tout prix de faire de l'esprit, des personnalités dans cette discussion. C'est le conseil d'un ami, peut-être de votre meilleur ami. L'évêque de Nice a écrit à Turin une lettre qui m'a été communiquée et dans laquelle il a fait des éloges de votre journal au point de vue religieux et politique. Vous vous êtes trompé en le jugeant sur certaines apparences. Je ne suis pas en rapport direct avec lui. Je n'ai pas même cru de répondre à la lettre que je vous ai communiqué. Je tiens à éviter des correspondances directes autant que je resterai dans mes fonctions. Je sais cependant que l'évêque de Nice a de bonnes intentions. Vous avez bien fait de ne pas marquer trop d'empressement, mais vous verrez avec le temps que vous partagerez mon opinion à son égard comme je partage la votre à l'égard de tous ces rédacteurs du *Nizzardo* et consorts. Croyez moi à la hâte mais de cœur. T. Santa Rosa

89 – Turin, 31 juillet 1858

Lettre à entête du ministère de l'Intérieur où il se contente de dire à Carlone de lui écrire à Aix-les-Bains où il part ces jours ci.

90 – Aix-les-Bains, 15 août 1858

Mon cher Monsieur Carlone, je me hâte de répondre à votre lettre du 5. Les douces d'Aix ont déjà amélioré ma santé mais je ne suis pas encore aussi bien que je voudrais. Je travaille aussi un peu pour étudier le projet de la loi provinciale et communale mais je suis encore un peu indécis si je communiquerai au comte Cavour le projet qui est dans mes convictions. Je suis un peu trop l'âne qu'on emploie jusqu'à son épuisement. J'en aurais bien assez et je voudrais en finir. Je me laisse souvent entraîner mais ce ne sera pour long temps. Je suis ici avec ma femme et nous faisons une vie paisible sans prendre part au mouvement et à la société des baigneurs. Nous demeurons ici spectateurs, public devant les acteurs qui agissent, jouent plus ou moins bien la comédie. Vous verrez que Malaussena finira pour bien saisir la question du cimetière. Il faut maintenant prendre une décision et faire un seul cimetière. L'endroit ? Je vous dirai mon opinion. Cimies ou Saint-Pons. L'évêque de Nice est le plus libéral de nos évêques. Il faut le prendre comme il est et ne pas le froisser même dans ses défauts. Il a déjà eu le courage de rompre ouvertement avec les organes du cléricalisme et il faut lui en tenir compte. Avant l'ouverture de la nouvelle session, je

⁵ Cavour se rendit alors à Plombières dans les Vosges pour une rencontre secrète avec Napoléon III qui allait sceller le sort de Nice et de la Savoie en échange du soutien français à la cause italienne contre l'Autriche.

m'occuperai des annonces judiciaires. J'en ai parlé à M. de Cavour et nous nous réservions d'en causer avec l'intendant La Marmora à sa première course à Turin afin d'atteindre mieux le but. Vous savez qu'il faut être désigné journal de la Division pour conférer le droit des annonces judiciaires d'après le Code. J'ai obtenu que M. Marzano fusse chargé de l'affaire du Var. Son successeur a faite une proposition inacceptable et un travail à refaire. Il y a beaucoup trop à faire pour le département de l'Intérieur. La police est loin d'être comme je la voudrais mais nous manquons d'hommes capables et honnêtes pour ce service. Je me suis occupé n'en former mais il faudrait pour atteindre mon but bien plus de temps que je ne veux rester à ma place. Ce que vous m'écriviez sur la police est un peu chargé et au fond il y a du vrai. Ce que vous me dites, sur les gardes de sûreté est au dessous de la vérité à l'exception de Turin et Gênes où le personnel a déjà fait des progrès notables. Je ne quitterai pas Aix de sitôt. Ecrivez-moi ici. Mes compliments joints à ceux de ma femme à Madame Carlone. Tout à vous dévoué de cœur T. Santa Rosa. PS vous avez de Foresta à Nice. Dites-moi si vous l'avez vu et ce que vous en pensez à présent. Nous avons ici le président Faisolle qui est excellent pour moi.

91 – Aix, le 30 août 1858 (à l'en tête du ministère de l'Intérieur)

Mon Cher Carlone, je me hâte de vous annoncer que je ferai une course à Paris de quelques jours. J'y serai le 2 et je serai de retour à Aix le 8 ou le 10 septembre. Si vous avez des commissions pour Paris vous pouvez me les envoyer en m'adressant la lettre Hôtel des Princes rue Richelieu. Ce que vous m'écrivez sur ma santé est juste et en ami. Aussi je commence à être bien décidé d'y penser avant toute chose. Je ne crois pas juste votre remarque sur les annonces. Je verrai à Turin ce que je pourrai obtenir à cet égard. Quant à moi vous connaissez l'opinion que j'en ai. Ce que vous écrivez sur l'endiguement du Var et sur de Foresta est très à propos. J'en ferai mon profit. Je persiste toujours dans mon opinion sur la localité du cimetière mais je ne crois pas la question urgente. Je suis très pressé. Je me borne à vous dire que Madame de Solmis est descendue plus bas encore et qu'elle appartiendra bientôt au quart de monde (souligné). Nos compliments empressés à Madame Carlone. Tout à vous dévoué de cœur. T. Santa Rosa

92 – Turin, dimanche 28 novembre 1858

Mon cher Monsieur Carlone, j'ai beaucoup causé des affaires de Nice et du Var surtout à La Marmora ; il a gagné, il a plus d'activité et il m'a paru avoir bien compris l'affaire de l'endiguement. La Marmora dans le temps m'avait écrit pour vous faire donner les annonces judiciaires et il tient à ce que je vous l'écrive. Vous comprenez le retard que le ministre a mis pour cela. Il faut avant tout débarrassé le bon évêque des brouillons qui le compromettent et qui n'ont pas l'estime publique. Si on frappait de suite le *Nizzardo*, cela pourrait atteindre l'évêque et nous finirions par donner raison à l'aumonier et faire du mal à l'évêque qui au fond a de bonnes intentions et qui est dévoué à la cause libérale sans avoir rien du jésuitisme. L'amitié qu'on me connaît pour vous m'empêche aussi de presser davantage la solution qui ne peut plus manquer. Vous comprendrez cela mais n'en dites pas le mot à personne. Cela entre nous d'autant que de Foresta aussi s'était laissé prendre aux flatteries des mêmes individus. L'échange avec les journaux ne dépend pas du directeur de la *Gazette Piémontaise* mais de l'entrepreneur Favale. C'est absurde mais nous avons trouvé une convention faite régulièrement. Il faut attendre son échéance pour pouvoir faire un journal passable. Je n'ai donc pu en donner l'ordre mais je me suis borné à faire dire à M. Favale de faire l'échange avec vous. Vous avez déjà du en recevoir l'avis et le journal. Ma santé s'est un peu améliorée mais je n'en suis pas encore satisfait. Je verrai ce que je devrai faire. En attendant j'ai achevé le projet de lois communale, provinciale et gouvernementale. Nous verrons ce qui en résultera. J'ai pris la bonne résolution de modérer mon travail et de soigner ma santé. Voilà l'important pour moi. Le prince de Monaco est entouré de canailles et lui-même ne jouit pas d'une excellente réputation à Paris au point de vue morale, tachez de ne pas en laisser parler votre journal. Croyez à mes meilleurs sentiments d'affection. Votre très dévoué ami T. Santa Rosa

Année 1859

93 – Turin, 22 janvier 1859

Mon cher ami, Mes occupations officielles m'empêchent toute occupation agréable. Ainsi depuis quelques mois je suis forcé à négliger mes amis et mes affaires. J'espère qu'on ne m'en voudra pas et qu'on me plaindra. J'avais bien l'intention de quitter cette vie active ou de la suspendre au moins pour cet hiver. Les événements m'en empêcherent et le devoir m'a fait renoncer à ce qui était dans mes goûts et même dans l'intérêt de ma santé. Je sais bien que dans l'ordre civil l'homme qui se tue en remplissant son devoir excite l'ilarité et souvent le mépris des hommes et ne gagne rien au moral perdant tout au physique. Mais je n'ai jamais agit pour moi dans mes fonctions mais pour la patrie et je reste à ma place jusqu'à ce que j'en aurai la force matérielle et durant les temps difficiles ; à moins que des circonstances imprévues m'obligent à prendre une autre décision. Ma santé va mieux et ne me donne la moindre préoccupation dans cet moment. Je n'ai pas oublié l'affaire des annonces mais il faut pour cela une décision du ministre et il m'a toujours renvoyé d'un jour à l'autre à cause des occupations qu'il a dans cet moment. J'ai encore écrit à La Marmora d'en faire une proposition officielle afin d'atteindre plutôt le but que je désire autant que vous sous bien des rapports. Votre journal est devenu un grand journal. C'est un des meilleurs des Etats Sardes. Soyez persuadé que je n'oublie pas. A Nice les affaires marchent mieux avec Malaussena. Celui-ci a comprise l'affaire du cimetière. L'affaire du Var n'est pas oubliée. J'en ai écrit et causé souvent. Mes amitiés à Juge. Je lui écris pour une affaire. Je pense qu'il aura reçu ma lettre. Mes compliments à Madame Carlone. Ecrivez-moi et ne m'en voulez pas si je ne vous repondrai pas avec une exactitude mais je ferai toujours ce qui sera contenu dans vos lettres. Tout à vous dévoué très à la hate. T. Santa Rosa

94 – Turin, 18 mars 1859

Mon Cher Carlone, Mon retard à répondre aux amis est du à ma mauvaise santé et au travail obligatoire qui est au dessus de mes forces. Ce n'est pas au moment des difficultés que je refuse mon travail mais je tache d'y satisfaire en me privant de toutes les correspondances qui me procuraient une agréable distraction et une satisfaction. Je désire que mon bon vouloir puisse suffire à ma tache et que je ne me trouve pas obligé à l'abandonner pour manque de forces physiques. Le cas échéant je n'ésiterai pas un instant. Personne n'est nécessaire mais il s'agit d'une cause à laquelle mon père a donné sa vie et j'ai travaillé toute ma vie plus ou moins ouvertement. Je voudrais pouvoir aussi la servir au moment des difficultés, des dangés. Voilà ma position. Ce qui en résultera Dieu seul le sait. J'ai reçu la lettre de Juge en réponse à ma communication que je lui avais faite. J'ai été peiné de ce qu'il m'écrivait sur sa position. C'est un homme qui est appelé à rendre des services pratiques et je voudrais être à même de l'utiliser. Il ne me demandait rien il exprimait seulement son intention de trouver une occupation stable. Dites lui que je suis un homme de travail plus qu'un homme de pouvoir, mais s'il croit que je puisse lui être utile il peut compter sur moi. De Foresta est toujours le même. Il ne faut pas le traiter comme un homme sérieux et loyal personne nous croirait. Il est très gêné avec moi et je ne le gene pas davantage en le cherchant. J'ai écrit deux fois à La Marmora pour en finir avec les annonces du *N^o*. J'ai faite cette demande parce que j'ai trouvé ici de l'opposition pour l'opportunité. N'étant pas un homme d'opportunité, j'ai insisté et j'ai demandé L. à mon aide pour en venir à bout. 1^{er} avril 1859. Depuis que j'avais écrit les lignes qui précèdent je n'ai pas trouvé le temps à finir ma lettre et causer un peu des affaires générales et particulières à Nice. Je dois aussi souvent m'occuper d'affaires militaires pour l'organisation des volontaires, ensuite l'absence de M. Cavour. Celui-ci est retourné ce matin en excellente santé⁷. Notre politique sera toujours la même et je ne doute pas que le principe de la

⁶ *Il Nizzardo*

⁷ Cavour était en conférence le 29 mars 1859 avec Napoléon III pour discuter des préparatifs militaires contre l'Autriche

civilisation triomphera en Europe mais je suis aussi convaincu qu'on n'y parviendra qu'avec des coups de canon. Votre journal a un excellent esprit (souligné). Je le lise toujours avec intérêt. L'affaire de l'endiguement n'est pas oubliée par moi. Je le rappelle souvent au ministre Bono pour qu'il décide Bella à donner son travail. Je ne doute pas sur une bonne solution. Donnez moi souvent de vos nouvelles. Je vous repondrai n'en ayant le temps. Ma santé va mieux depuis deux semaines. Riberi prétend que le travail me nuit pas. Je ne suis pas de son avis. Je pense toujours à venir me fixer à Nice. Mais pour le moment je ne pense qu'à préparer ce qui est nécessaire pour le pays. Le moral y est. Adieu. Je vous serre la main de cœur. Votre ami T. Santa Rosa

95 – Turin, 5 mai 1859

Mon cher Monsieur Carlone, Votre lettre du 23 avril me trouva au lit avec une forte fièvre. J'avais un but à remplir et j'ai fait des efforts et lutter avec ma santé pour le remplir. Le jour que l'Autriche nous déclarait la guerre, que le pays était préparé et que le parti liberal et national était unit et discipliné, la tâche des fonctionnaires civils était achevé ; maintenant c'est au militaire à faire son devoir. Ce jour même la providence m'envoya une forte fièvre et me fournit ainsi non pas un prétexte mais une occasion, le devoir même de me retirer du service. Aussi je n'ai pas ésité à demander ma démission en l'appuyant sur l'état vraiment déplorable de ma santé. On ne me l'accorda pas mais on me nomma conseiller d'Etat en me laissant à disposition du Président du Conseil des ministres. C'est une manière bienveillante de satisfaire à ma demande. Je pourrai maintenant prendre tout le repos qui est indispensable à mon existence et seul remède pour rétablir ma santé. Je me propose d'aller pour quelque temps à ma campagne mais je veux attendre de voir se développer les événements que les armées nous préparent. J'ai passé huit jours au lit avec une forte fièvre. Maintenant j'en suis délivré d'une manière complète mais je ne sorts pas encore de ma chambre. J'espère reprendre ma santé d'autrefois, mais si je ne quittais pas maintenant les affaires, il est douteux que j'eusse pu encore exister longtemps. Voilà que j'ai mis à profit vos sages conseils. Je les comprenais bien mais j'étais et j'avais tort. Tout ce que vous m'écrivez sur les affaires de Nice m'intéresse beaucoup. J'ai oté deux commissaires de police de Nice, non sans avoir à lutter. Je me proposais de faire aussi d'autres changements, mais je n'avais pas encore pu vaincre les difficultés. Je sais bien les mauvaises influences, j'en ai même prévenu La Marmora qui, au fond, n'est pas mauvais. De Foresta est le patron du *Nizzardo* avec Baralis et Laurenti et Bottero. Tout cela lutte toujours en faveur. La Marmora écrit deux lettres particulières pour se débarrasser du *Nizzardo* ; je l'ai bien appuyé mais j'ai rencontré une résistance à laquelle je ne m'attendais pas. J'aurais finit par atteindre mon but mais non sans peine et pas de suite. Les De Foresta sont des personnes sans principes et sans rien de bon dans leur ame ; ils sont maintenant d'accord avec les messieurs sus énoncés et les messieurs du *Nizzardo*. Tout cela entre nous. Je n'ai pas encore renoncé à mon but mais il me faut prendre une autre route pour y arriver. Il me faut déchirer le voile, je le ferai à la première occasion. Malaussena, au milieu de ses intrigues a su conserver son indépendance. Il est homme de moyens. Les autres n'en ont pas. Je vous enverrai un exemplaire du projet de lois communale et provinciale. Plus tard je me propose d'écrire, je verrai de prendre quelques arrangements avec votre journal. Mais je viendrai à Nice pour cela. Je pense y passer l'hiver prochain. Mes compliments et ceux de ma femme à Madame Carlone. Dites à Juge que se présentant une occasion je la saisirai pour lui. Tout à vous de cœur. T. Santa Rosa.

96 – Savigliano, 29 juin 1859

Mon cher Carlone, Nos deux dernières lettres se sont rencontrées en chemin. Je suis aussitôt reçue la votre partis pour ma campagne près Savigliano. J'y suis encore et je pense y rester encore pour améliorer ma santé trop ébranlée par le travail de la dernière année. Je ne pouvais pas prendre un meilleur partis. Les occupations agricoles conviennent (en cet moment mieux que toutes autres) à ma santé ; aussi je suis bien mieux et je ne désespère pas de mon retablisement avant la saison de l'hiver. D'ici je ne pourrais vous dire rien sur les événements que vous ne sachiez déjà. Je ne puis pas non plus faire des appréciations sur ce qui arrive et des prévisions sur l'avenir sans peut être me tromper ou voir à travers le prisme de mes opinions. Ceci étant je garde le silence avec vous ainsi

qu'avec mes autres amis. Ce n'est pas le moment de parler agriculture et ces sont cependant mes seules occupations. Je ne veux cependant pas trop prolonger mon silence parce que vous pourriez lui donner une cause qui ne serait pas. Voilà une lettre qui sera insipide mais qui vous assurera de la continuation de mes sentiments pour vous et de l'amélioration de ma santé. Ce que vous m'écriviez sur Nice m'a fait de la peine. Tous mes efforts ont toujours été dirigés pour amener un résultat différent de celui que vous m'indiquez. Je ne pourrai changer ma manière d'envisager la question et jamais je ne travaillerai pour obtenir un but opposé à celui que je me suis toujours proposé. Je ne vous dirai pas d'avoir toujours été heureux dans mes démarches pour soutenir les intérêts niçois, mais je vous avoue aussi que je me suis toujours trouvé seul à agir. Le ministre niçois⁸ souvent même a contrarié mes demandes, jamais il ne les a secondées. Voilà la vérité. Tout cela ne changera pas les convictions et ne faiblira pas mon attachement aux Niçois et mon dévouement pour leurs intérêts. J'ai eu des devoirs à remplir comme intendant général et comme député, j'ai tâché d'y satisfaire, maintenant si le devoir a cessé, l'esprit de justice et le sentiment de sympathie pour ceux qui ont souffert ou souffrent le remplacent auprès de moi pour désirer à cette province tout le bonheur qui lui est dû pour sa part. Je continue toujours à lire avec intérêt votre journal et je prends intérêt à ce qui se passe. Il m'est cependant pénible d'apprendre que rien n'est encore fait pour l'endigement du Var. En lisant ce que le syndic en dit dans son rapport et les éloges qu'il fait à L., je me suis demandé s'il a voulu faire un épigramme. En 1857 cette malheureuse affaire devait avoir une solution. Nous sommes en 1859 et rien n'a été fait. J'espère bien vous faire une visite à Nice l'hiver prochain si ma santé sera passable. Je suis décidé à ne plus accepter de fonctions actives politiques ou administratives. J'ai payé ma dette au pays. Ainsi je pourrai mieux disposer de mon temps. Lorsqu'on pourra dire tout ce qui s'est passé ces derniers 12 mois ce sera étonnant pour le public. L'armée des alliés se couvre de gloire mais les généraux de part et d'autre ne montrent pas de génie. Est-ce aussi votre opinion ? La paix en Europe n'existera pas avant qu'on ait fait la part du siècle. Or le siècle est démocratique non pas exclusif. La noblesse a gouverné exclusivement, la bourgeoisie de même, le prolétaire et l'ouvrier ont aussi eu par moment le pouvoir. Ces distinctions doivent disparaître dans la législation et dans la pratique. La liberté classe les hommes beaucoup mieux que les lois et l'arbitraire. Voilà la conviction que j'ai toujours eue. La question est sociale et sa solution est le but de tous les efforts que nous devons faire. Point de privilèges et beaucoup de justice (ainsi disent nos paysans), juste envers tous et pour tous également. Nous ne sommes qu'au commencement de la lutte entre ce principe et celui d'exclusion, du privilège. Je désirerais bien être auprès de vous et causer sur tout cela. En écrivant à la hâte, on n'exprime qu'en résumé notre opinion, et souvent d'une manière incomplète. La plupart des hommes d'Etat sont entraînés sans comprendre où ils vont mais la société marche. L'individu peut bien comprendre mais il peut si peu dans la marche de la société. Mes compliments à Madame Carlone. Ne m'oubliez pas auprès de Juge. Ecrivez moi à Savigliano. Croyez moi de cœur. Votre affectionné ami. T. Santa Rosa

97 – Savigliano, 17 juillet 1859

Mon cher ami, Depuis votre lettre du 5 des événements sont venus nous surprendre⁹. Personne ne pouvait prévoir cette solution. La société marchera tout de même vers le progrès comme nous le comprenons. Jamais cependant on trouvera une meilleure situation pour abatre le régime des privilèges et de la force brutale qui les défend. Je ne diminue pas ma confiance dans la cause que j'ai toujours défendue dès mes premières années et je suis heureux de penser que ma santé s'améliore et que je pourrai encore servir ma patrie. Mais ce ne sera plus dans les régions gouvernementales, j'ai gagné par le travail le droit au repos et je veux en jouir pour le reste de mes jours. Cela ne m'empêchera pas de pouvoir servir la patrie autrement et non la patrie, la société. M de Cavour s'était franchement décidé à soutenir les bons principes et à les faire prévaloir malgré la diplomatie

⁸ Allusion à de Foresta

⁹ Après les victoires de Solferino et Magenta, l'armistice fut signé avec l'Autriche le 8 juillet 1859 à Villafranca permettant au royaume de Sardaigne d'acquiescer la Lombardie mais sans régler la question de la Vénétie

et la vieille Europe. Sa démission est regrettable mais nécessaire¹⁰. Il faut pour le moment éviter tout prétexte à la réaction et tâcher de conserver nos libertés, pour s'en servir, plus ouvertement lorsque la paix sera signée et les armées éloignées du pays. Il faut profiter de ce qu'on gagnera mais pour gagner il est indispensable de montrer de la dignité et d'être prudent en même temps. Il pourra se former un nouveau ministère. Il faut le soutenir s'il conserve intactes nos lois politiques, autrement il faudra lui faire opposition légale. De mon côté j'y suis décidé. J'ignore ce qui se passe à Turin à l'égard de la crise ministérielle. Je ne veux me mêler des intrigues qui ont lieu en cette circonstance ; c'est trop sale. Je ferai une course à Turin lorsqu'on aura un ministre pour y voir mes amis. En attendant j'ai pris le prétexte de ma santé pour refuser de me rendre à Turin. Notre ancien ami D...¹¹ en quittant le ministère ne conservera pas des amis. Les vrais amis l'ont déjà abandonné et ceux de tous les ministres lui tourneront le dos pour faire la révérence au nouveau ministre. C'est très exact ce que vous m'écrivez sur Nice. La difficulté pour y faire le bien vient des Niçois même. Je crois que la question de l'endiguement du Var aura une bonne solution mais en la portant à la Chambre par tous les autres moyens ont été sans succès. Je n'ai pas trouvé une personne qui me seconde dans cette question sinon M. de Cavour. Vos députés ne feront rien par plusieurs raisons mais on dissoudra la Chambre, on fera des élections, on pourra faire de meilleurs choix. Gardez vous bien des avocats. Depuis 15 jours ma santé a gagné plus qu'en deux mois. Je continue à rester à ma campagne du moins pendant le mois d'août. Je peux avoir ici tout le repos d'esprit qui m'est nécessaire et faire en même temps exercer mon corps par des promenades à pieds, à cheval, en voiture. J'ai beaucoup connu le comte Arese. C'est un honnête homme mais très très (souligné) borné. Il est riche à millions et a été associé aux *Carbonari* et aux autres conspirateurs jusqu'en 48. Depuis lors il est devenu presque réactionnaire. Il a dans le temps donné de l'argent à l'empereur Napoléon, il a voyagé avec lui en Amérique, en Angleterre et il en a toujours subi l'influence. Des hommes médiocres peuvent seulement s'associer à lui pour composer un ministère. Il est inutile de vous dire sa couleur de cet ministère Arese s'il se formera, vous devez le comprendre. Si les événements ne me l'empêcheront pas, je viendrai passer deux mois à Nice cet hiver avec ma femme. J'espère pouvoir le mois prochain trouver quelques heures dans la journée pour m'occuper à écrire des notes sur tout ce que j'ai vu depuis 48. J'ai même gardé des documents assez sérieux qui pourront se livrer à la publicité dans quelques années d'ici. Je prends goût aux occupations agricoles et je trouve l'abnégation pour résister au genre de travail que j'ai eu depuis 51. Maintenant je n'en aurais plus le courage. Combien d'illusions sur les hommes ont disparu mais de plus en plus j'ai acquis des convictions pour les principes que j'avais reçus de mon père. Rappelez moi avec Madame Santa Rosa à Madame Carlone votre mère. Ne m'oubliez pas auprès de Juge. Ecrivez-moi vos impressions sur la situation actuelle. Dite-moi si le syndic se ménage de nouveaux éloges. Nous traverserons des moments pénibles mais on finira pour atteindre le but et laisser à leurs cabinets les avocats et les hommes de tribunaux. Adieu. Je vous serre la main de cœur. T. Santa Rosa

98 – Villa Santa Maria (Savigliano) le 19 août 1859

Mon cher ami, je réponds de suite à votre lettre du 17 parce que je ne dois pas même un jour de plus vous laisser une doute sur la bonne foi de M de Cavour et du Roi. Depuis le 25 avril je ne me suis plus occupé d'affaires directement ni indirectement et vous savez que ma santé en est la principale raison. Mais sans faire des indiscretions je puis vous assurer avec ma parole d'honneur que vous êtes dans l'erreur le plus complet à l'égard de ces deux personnages. Ma délicatesse m'impose de garder le silence sur des choses qui ne m'appartiennent pas mais qui vous prouveraient ce que je vous assure. J'ignore complètement ce qui se passe maintenant dans les régions du pouvoir dont je ne fais plus partie et vous savez que je ne suis pas un intrigant mais plutôt un homme raide et cassant avec tout ce qui est coterie et personnalité. Mais ce que vous dites sur les annonces judiciaires ne peut mériter que mon mépris et je doute que cela soit connu au centre, on n'est pas si bête et on ne ferait pas des propositions semblables. S'il avait dépendu de moi, justice aurait été faite

¹⁰ Hostile à l'arrêt de la guerre sans avoir conquis la Vénétie, Cavour donna sa démission. Il fut remplacé par Alfonso La Marmora également ministre de la guerre avec Rattazzi à l'Intérieur.

¹¹ De Foresta

à temps opportun, on n'aurait plus été dans le cas de faire des marchés pour les annonces judiciaires et les travaux de l'endigement du Var seraient achevés. J'ai fait tous mes efforts mais je n'ai pas trouvé un Niçois ni une autorité niçoise pour m'appuyer et j'ai par contre et souvent trouvé des obstacles. Vous comprenez ce que je veux dire ; et je vous avouerai que j'en ai même eu des ennuis et des explications assez vives. J'ai remarqué que, même ayant une part au pouvoir, le bien est difficile. Aussi j'ai (en faisant un retour sur mon passé) eu la satisfaction de pouvoir souvent empêché le mal et d'avoir toujours fait mes efforts pour l'empêcher mais je ne puis pas trop me flatter d'avoir fait du bien comment j'aurais voulu. Pour moi la question des nationalités est un moyen d'assurer la liberté ; mais le but c'est la liberté vraie. Si vous partagez cette conviction, vous donnerez pas une grande importance au mouvement de la Savoie provoqué par des personnes qui n'ont jamais aimé la liberté ni à celui de Nice que vous pouvez vous mieux juger. Je ne puis non plus m'associer à l'importance que le gouvernement veut lui donner d'après ce que vous me dites. Je dois cependant vous avouer que (à l'exception de la déclaration des 12 députés savoisiens que si j'étais Savoyard je n'aurais pas signé) je n'ai pas lu tout ce qui s'écrit sur les nationalités dans cet moment ci. Je sais tout ce qu'on peut en écrire de sérieux et je n'aimerais pas à trouver traiter légèrement cette question soit en Italie soit ailleurs. Je trouve que jamais nous serons libres en Italie avec une influence étrangère, avec des Etats fédératifs. S'il nous arrive par hasard du bien je le prends et je remercie mais je ne crois pas trop au désintéressement, aux grands môts, auxquels au reste personne ne prête grande fois. Je pense aussi que le pouvoir temporel du pape nuit à la religion et empêche la liberté en Italie mais je crois aussi qu'on ne fera pas grand-chose pour le moment pour éviter ces inconvénients, ces difficultés, on passera de côté sans les résoudre. Je suis pas de votre avis que les hauts personnages ne se liguent pas pour la défense des principes. Ce ne sera pas leur but mais leur intérêt bien entendu se trouve d'accord avec les principes. Ainsi par intérêt ou sans s'en apercevoir par la force des choses ils s'associent pour vaincre et soutenir les principes. Ce que j'ai appris par l'expérience de 4 générations, c'est qu'il faut s'attendre à l'ingratitude lorsqu'on veut servir avec les hauts (souligné) le pays et les principes. Un membre de ma famille qui avait fait toutes les guerres du commencement du siècle dernier jusqu'en 45 et qui avait ainsi gagné son grade de général fut retraité parqu'il déplaisait aux personnages de la Cour, qu'il traitait comme des mortels et non des immortels. Mon grand père pour avoir sauvé deux fois la ville de Savillon du pillage étant à la tête de la garde nationale et pour aimer la liberté fut destitué du grade de général qu'il avait gagné en faisant les dernières guerres du siècle dernier. Je ne vous parlerai pas de mon père et de la génération qui l'a suivi. Nous aurons le temps d'en parler cet hiver à Nice. Je me propose bien d'y venir pour renforcer ma faible santé si cela sera possible. En attendant brûlez cette lettre comme j'ai brûlé la votre. Tout cela doit rester entre nous. Je vous serre la main de cœur. T. Santa Rosa. Vous ferez mes compliments à M. Alphonse Kar sur ce qu'il a écrit dans le numéro des *Guêpes* qui a paru vers la moitié de juillet.

99 – Savigliano, 27 août 1859 (lettre oblitérée à Savigliano et Cuneo le 28 à Nice le 29)

Mon cher ami, c'est ma dernière lettre que je vous écrirai cette année de ma campagne ; je vais la quitter avec la famille les premiers jours de septembre pour aller passer deux mois à Turin. Si ma santé continuera à améliorer, alors je me bornerai à venir passer un mois à Nice. Si elle maintiendra seulement alors j'y passerai les trois mois d'hiver, mais si je viendrais à être plus souffrant, j'ignore ce qui arrivera de moi mais je suis prêt à accepter tout avec calme et résignation. Je suis décidé à ne plus prendre part au pouvoir et je me bornerai à vivre pour ma famille, même en rétablissant complètement et à donner des conseils lorsqu'on m'en demandera. Il me paraît que c'est assez d'avoir donné 25 ans de travail forcé à mon pays et de m'en retirer sans avoir augmenté ma fortune d'un liard. Si ma santé se rétablira complètement je me laisserai encore tenté à faire le député si on voudra encore de moi quelque part mais je ne chercherai jamais à me faire nommer. Voilà mes projets d'avenir, voilà pourquoi je vous promettais des entretiens à Nice. Je vous avoue que j'ai passé trois mois très heureux à ma campagne, m'occupant d'agriculture et des agriculteurs prolétaires. Je quitterai cet séjour parqu'il n'est pas bon au mois de septembre. Je me suis très bien familiarisé avec votre caractère mais je n'admettrai jamais que la franchise et même les

boutades avec un ami, soient des travers, des défauts. Je vous gronderais si vous cessiez d'être comme ça avec moi, je croirais que vous cessiez d'être mon ami. Il faut entre amis être à jamais poser ; autrement l'amitié est une hypocrisie. On peut ne pas avoir toujours la même opinion et être très amis mais je ne crois pas que sans avoir de la franchise, un entier laissez aller, on puisse être amis. Je me hâte de vous dire cela, parce que c'est le fond aussi de mon caractère qui au reste vous est bien connu. Vous avez très bien exprimé ma pensée à l'égard des torts des partis entre eux. Les bêtes (souligné) sont les nuisibles. Je partage aussi votre opinion à l'égard des annonces judiciaires et j'en ai souvent proposé l'adoption mais sans succès. On me laissait la responsabilité des affaires mais on ne me laissait pas changer ce qui était à refaire d'autant plus lorsque cela touchait La Marmora. Vous avez encore raison de vous plaindre pour le Var mais je ne suis plus du même avis sur la politique que nous avons suivie pour amener l'indépendance italienne et le triomphe de la liberté en Europe. Vous n'êtes pas juste à notre égard, j'entends parler du gouvernement sarde. Je vous prie d'agréer et faire agréer à Madame Carlone les compliments de ma femme. Je crois que nous sommes loin d'avoir la paix en Europe. Nous aurons un congrès¹² et après nous verrons. En attendant il faut que les libéraux soient unis, qu'ils se soutiennent et qu'ils soient prêts à agir. On parle beaucoup à Turin de lois, d'organisation etc. mais je crains bien que rien de sérieux ne soit prêt. Si vous attendiez de moi une poésie française vous attendriez longtemps on vous auriez une poésie batarde. C'est que je crains maintenant en fait de lois d'organisation. Ce que je voudrais ce serait de voir à Nice un digne représentant du gouvernement libéral sarde. Adieu je vous serre de cœur la main. Je vous quitte et je vous écrirai de Turin ou j'attendrai votre réponse. T. Santa Rosa

100 – Turin, 25 octobre 1859

Mon cher ami, je suis en retard à vous écrire. Je voulais avant prendre ma décision pour l'hiver prochain et en vous écrivant je désirais pouvoir vous l'annoncer. Ma santé chancelante m'a fait renvoyer d'un jour à l'autre toute décision. Je ne voudrais pas passer mon hiver Nice dans mon appartement ou dans mon lit, alors il me fallait attendre une amélioration plus sensible. Je suis maintenant décidé de venir passer quelque temps à Nice et je quitterai Turin dans la seconde moitié du mois prochain ou même vers le milieu. J'ai écrit pour avoir des renseignements sur les hôtels ou pour un appartement. Il me tarde de vivre au milieu des bons amis de Nice et de cette population qui a du cœur et d'excellents instincts. Je me trouverais seulement éloigné de mes enfants ce qui me donne des regrets de n'avoir pas une bonne santé. A raison de la vie paisible qu'exige ma santé, j'ai quitté les affaires publiques et je me tiens ainsi éloigné de tous ceux qui possèdent ou cherchent le pouvoir. Je m'en trouve très bien. J'ai regretté que les journaux de Nice aient traité la question séparatiste parce que je regrette toujours ce que je trouve inutile d'une part et amenant de l'autre une division dans le parti libéral. Mais nous aurons le temps de causer de cela et de bien d'autres choses importantes lorsque je serai à Nice et nous le ferons d'une manière plus complète. Maintenant M. La Marmora tâchera de me tracasser à Nice cet hiver mais je ne crains pas ses tracasseries. Je saurai lui prouver qu'il jouerait gros jeu avec de mauvaises cartes. Etant au ministère j'ai du souvent lui faire des reproches et l'engager à expédier les affaires. Cela ne l'amusait pas. Vous avez raison d'être partisan de l'organisation française des départements mais je ne crois pas bonne celle des communes. Nous en causerons aussi et je vous ferai voir le projet que j'avais fait. Tachez de rappeler souvent même dans le journal l'endiguement du Var. C'est la meilleure opposition à M. La Marmora qui au reste n'a pas dans cet moment la confiance du ministre de l'Intérieur. Madame Santa Rosa se joint à moi pour vous rappeler au bon souvenir de Madame Carlone. Bien des choses à Juge s'il est de retour à Nice. Donnez moi encore une fois de vos nouvelles avant que je quitte Turin. Tout à vous de cœur dévoué ami. T. Santa Rosa

101 – Turin, 1^{er} novembre 1859

Mon cher ami, Merci de ce que vous m'écrivez sur mon établissement à Nice. Je voudrais pouvoir m'établir avec ma femme et me conduire avec un seul domestique, de manière à n'avoir pas des embarras et à être confortablement sans luxe. Ce que vous me proposez pourrait bien me convenir.

¹² A la suite du traité de Zurich le 8 août 1859 était prévu un congrès pour étudier la confédération des Etats italiens

Je voudrais cependant avoir deux lits de maître dans deux chambres ou dans une seule et un lit de domestique. Je me proposais de descendre à un hôtel et de voir si je me trouve bien à Nice, alors je finirai mon établissement autrement je préfère rester dans une chambre à Turin. L'Etat toujours maladif de ma santé me donne de l'ésitation à prendre des décisions pour l'avenir que je considère très incertain pour ma santé. Je me suis adressé à Beri pour tout cela et j'ai déjà mis à l'épreuve sa patience. Si vous lui parlerez de l'appartement dont vous m'avez écrit vous me ferez plaisir. Tout ce que vous m'écrivez sur L.¹³ et sur les causes qui ont amené la polémique inutile est très exact. J'en pense de même. Je vous quitte en me réservant de vous embrasser après le 15 du mois et même avant si je le puis. C'est un jour de malinconie. Je voulais cependant vous remercier de votre lettre. Tout à vous de cœur dévoué T. Santa Rosa

Année 1860

102 – Turin, 5 avril 1860

Vous aurez reçu ma lettre. J'ai lu avec intérêt la vôtre qui se croissait en route avec la mienne. D'ici je ne pouvais et je ne puis rien vous envoyer de nouveau, d'intéressant pour vous. Il n'en est pas de même à Nice. Vous me devez une longue lettre et votre opinion sur plusieurs faits importants qui se sont succédé à Nice. J'attends de vous cette longue lettre. Il faut faire disparaître l'idée d'un parti français et poser la question autrement. Le traité est fait. Le Roi a cédé à l'Empereur ses droits ; il est important à tous les deux et aux grands intérêts italiens que la population, sans esprit de partis, approuve ce que le Roi et l'Empereur ont fait. Je ne doute pas que vous pensiez comme moi. Tachez que vos amis en fassent de même ; Avec un esprit de conciliation et de prudence et évitant toute question personnelle avec abnégation complète, on parviendra, je le crois, à un résultat digne. Ecrivez moi. Je suis un peu fatigué ces jours-ci. Nos compliments empressés à Madame Carlone. Tout à vous de cœur dévoué. T. Santa Rosa

103 – Turin, 14 avril 1860

Mon cher ami, j'ai lu avec intérêt la lettre que vous m'avez écrit le 8 de ce mois. Demain vous allez voter la séparation de Nice du Piémont. Voilà le rêve de mon avenir effacé pour toujours, voilà un travail mené avec des sacrifices pendant 11 ans désormais inutile pour moi, voilà perdus les bénéfices que je pouvais en avoir pendant mes derniers jours, de la bienveillance que les habitants de cette province me témoignaient. J'ai brûlé tout cela sur l'hotel de la patrie italienne et pour le bonheur des Niçois qui après le traité du 24 devaient comprendre et comprirent leur intérêt, leur devoir. Je n'en ai pas moins le cœur brisé en pensant que Nice n'est plus mon pays. J'espère du moins que tous les Niçois et vous surtout ne m'oubliez pas et me donnerez souvent de vos nouvelles. J'ai encore donné mes derniers travaux à Nice en cette circonstance et je crois qu'ils ne lui ont pas été inutiles. Je me sens comme une personne dépaysée ; et déjà dégoûté de la vie publique je ne tarderai pas à l'abandonner complètement pour vivre à ma campagne si cependant ma santé me le permettra et si je n'irai pas à ma campagne pour être placé à côté du cercueil de ma fille. Tout ce que vous m'écrivez sur la malheureuse affaire Juge explique les intentions mais ne peut justifier le fait. Je crois donc que vous avez bien fait de changer le titre à votre journal. J'ai été heureux de ne pas voir mêlé votre nom publiquement directement ou indirectement dans cette affaire qui s'oubliera mais ne s'effacera pas et cela est triste à dire mais c'est la vérité. La cause que vous attribuez à la duplicité du gouvernement sarde est la même que je vous disais à Nice le mois de février dernier. Mais je suis convaincu que M. de Cavour a toujours agit d'accord avec le gouvernement français loyalement. Ratazzi lui prépare une opposition qui n'aura pas de portée pratique mais qui le tracassera. Il est vraiment le capitaine des mécontents des anciennes sociétés secrètes et c'est avec ces messieurs qui tracassera le ministère Cavour et qui tacha de lui créer à Nice une fausse position apparente. C'est curieux de voir la ditta (souligné) De Foresta engagé avec Ratazzi et son parti et cela par dépit. Le père cependant a offerte sa marchandise aux ministres qui ont cependant cru qu'elle n'était pas bonne et qu'ils doivent avoir a peu près refait. Voilà des

¹³ Peut-être La Marmora

hommes. J'ai bien connu les hommes et je me suis habitué à leur égoïsme, à leur ingratitude. Aussi j'ai toujours eu de l'abnégation dans ma conduite publique, mais je travaillais pour la patrie, jamais pour les hommes, pour les partis et il m'en resulta une tranquillité dans mon ame qui me donna de la résignation à supporter mes douleurs phisiques, mes souffrances. Bien des choses amicales de notre part à Mad. Carlone. Je suis satisfait de ce que vous m'écrivez sur M. Pietri et M. Léon Pillet, c'est-à-dire sur vos rapports personnels avec eux. J'aime à ne pas vous voir en rapport avec cet dernier. Votre journal oublie encore quelquefois que l'union de Nice à la France n'est pas le fait d'un parti et que la votation favorable qui aura lieu demain n'est pas le résultat de l'action active du parti français. Tachez que les rédacteurs se rappellent que l'intérêt de Nice des Niçois et même de l'ancien parti français surtout est de faire de la conciliation et amener peu a peu l'union des personnes honorables. Cela fera votre force pour obtenir beaucoup du gouvernement français. Laurenti et Garibaldi ont fait fiasco (souligné) à la chambre. Le premier est à peu près fou. N'oubliez pas non plus le roi Sardè et le Piémont qui étaient attachaient à Nice plus qu'on ne le pense et on le croit à Nice. Tous les Piémontais regrettent Nice et ils croient faire un sacrifice en se pretant à sa cession à la France. Ils le font parsqe ils le croient nécessaire à l'alliance de la France et à la cause de l'Italie. On s'y preta loyalement on travailla même pour amener une votation convenable et digne, mais nous ne sentons pas moins la perte que nous faisons. Je ne dirai pas la même chose de la Savoie. Adieu. Je commence à sentir la fatigue, ma santé m'a fait défaut au moment où je pouvais le mieux servir ma patrie avec bonheur. Tout à vous dévoué ami. T. Santa Rosa

104 – Turin, le 5 mai

Mon cher ami, votre affaire de l'appartement doit être traitée officiellement. Lorsque vous aurez fait passer au gouverneur de la province M. le commandeur Lubonis la demande que vous jugerez à propos d'adresser au ministère, celui-ci s'en occupera et en fera son rapport au ministère en la lui faisant passer. Alors si vous m'en informerez, je pourrai demander au ministère l'expédition de votre affaire et je le ferai avec plaisir comme auparavant en cas semblable. Je m'empresse de vous faire cette réponse regrettant de ne pouvoir causer un peu avec vous et répondre à vos deux dernières lettres à cause de ma santé qui m'oblige ces jours-ci à garder le lit et à ne pas sortir de la maison. Nos compliments à Madame Carlone. Agréez mes sentiments d'amitié. T. Santa Rosa

105 – Savigliano, 14 juin 1860 (reçue par Carlone le 19 juin)

Mon cher ami, Aujourd'hui la cession de Nice à la France aura lieu. C'est un sacrifice pénible pour moi surtout. Après avoir adopté comme mon pays la province de Nice et y avoir donné tout ce que les cœurs honnêtes donnent à leurs pays, je dois tout perdre et m'en trouver séparé. J'ai cependant compris qu'il était un sacrifice indispensable pour faire triompher la cause de la patrie italienne et je l'ai dit hautement. Dites moi votre impression sur le discours de De Foresta que je n'ai plus vu depuis février. Je suis à ma campagne depuis 10 jours et je m'en trouve bien. Ma santé est à peu stationnaire et je n'espère plus de l'améliorer. Je m'étais assuré avant mon départ que l'affaire de l'appartement aurait été expédiée selon vos désires qui me paraissaient raisonnables. Tout ce que vous m'en écrivez et m'ajoutez sur les habitants ledit appartement ne m'a pas étonné. Ce qui m'a cependant surpris, c'est la demande des informations sur l'avocat Ferrari au gouverneur de Nice Lubonis. Mon amitié pour vous ne se démentira pas et je veux croire que vous conserverez de même celle que vous m'avez témoigné jusqu'à présent. Tenez moi au courant de ce qui concerne votre personne, votre famille, j'y prends le plus vif intérêt. Je m'imposerai seulement le silence sur les affaires publiques de la province et je crois difficile que je puisse venir passer encore des hivers à Nice ; mais je garderai toujours, pour le temps qu'il me restera à vivre, les sentiments que j'avais pour Nice et pour les Niçois. Madame Santa Rosa est souffrante depuis quelques jours et au lit. La maladie sérieuse et puis la mort de son oncle de Parcival l'ont frappé et lui ont donné une fièvre nerveuse dont elle a des difficultés à se débarrasser. Mes compliments à Madame Carlone. Monsieur Caruti dont vous me demandez est secrétaire général au ministère des Affaires étrangères. Il a des moyens et beaucoup d'instruction. Il a fait des études sérieuses sur l'histoire politique de

notre pays et il a imprimé deux livres sur les événements des VII^e et VIII^e siècles. Il est membre de l'Académie des sciences ; c'est une personne distinguée. J'écris fort peu de la campagne parce que je ne pourrais avoir des choses intéressantes à écrire. Il me faut borner à parler de ma santé et de mes champs. Tout à vous de cœur dévoué ami. T. Santa Rosa

106 – Certoso de Pesio, 29 juillet 1860

Mon cher ami, Les chaleurs du mois de juin m'ont réduit dans un si mauvais état de santé que j'ai quitté toute espèce d'occupation, même la lecture de la *Revue des Deux Mondes*. Riberi se décida à m'envoyer à la chartreuse de Pesio où je me trouve depuis 15 jours pour me faire reprendre quelques forces. Je suis mieux et j'ai gagné du séjour de Pésio mais je ne suis pas encore dans un état je ne dirai pas normal mais passable de santé. Vous connaissez maintenant la cause de mon silence. J'attendais d'être mieux pour répondre à votre première lettre ; lorsque j'en ai reçu la seconde, j'ai écrit à Turin pour rappeler ma recommandation de l'affaire votre maison, on m'a répondu qu'ordre avait été donné de paier. Maintenant je me hate de répondre à votre troisième pour vous assurer que mes sentiments d'amitié pour vous n'ont pas cessé et qu'ils sont toujours les mêmes. Seulement ma santé qui s'affaiblit m'empêche de vous les exprimer aussi souvent que je le voudrais en faisant communication de nos idées, de nos observations. Je me suis éloigné de la politique d'une manière complète. Je n'en parle pas même avec M. Cavour. J'avais demandé ma démission. On me la refusa et mes collègues, surtout du Conseil d'Etat s'y opposèrent me montrant une bienveillance à laquelle j'ai été sensible mais je doute fort que je puisse me remettre en santé à pouvoir répondre aux travaux au Conseil d'Etat. Je m'intéresse toujours au passé de Nice et aux amis que j'y ai laissé. Cela me rappelle mes dernières années d'administration. Mais certainement Nice française n'est plus la mienne, les amis restent, il est vrai, mais ils sont entre eux ennemi maintenant. Je venais à Nice comme chez moi ; il ne faut pas croire que je pourrais être de même maintenant. Au reste mon attachement à ce beau pays ne s'effacera qu'avec mon existence et je suis toujours très empressé de connaître ce qui se passe. Ainsi parlez moi seulement de Nice et vous saurez de me faire chose agréable. Puisque vous quittez le journal il n'y a plus de raison que je le reçoive, vous pouvez le dire. Je regrette que vous ayez quitté le journal mais à votre place j'en aurais fait tout autant. Mes compliments joints à ceux de Madame Santa Rosa pour Madame Carlone. Ecrivez-moi souvent. Aimez moi comme je vous aime en bon et loyal ami T. Santa Rosa PS et une autre fois une lettre plus longue. Je ne le puis pas encore.

Ce fut la dernière lettre de Santa Rosa à Carlone ; le 19 septembre 1860 celui-ci recevait la missive suivante à l'entête du ministère de l'Intérieur : « Madame de Santa Rosa vous fait part de la perte douloureuse qu'elle vient d'éprouver en la personne de M. le comte de Santa Rosa son mari décédé le 17 courant à 1 h du matin. M. de Santa Rosa a vu approcher les derniers moments avec une résignation vraiment digne de son existence d'abnégation. Madame de Santa Rosa trop vivement affectée de son malheur pour pouvoir écrire elle-même me charge de vous exprimer en même temps ses remerciements pour les attentions et les marques d'affection que vous avez en mille occasion voulu donner à son mari. Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma haute considération. Cardon. »

